

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE HISTÓRIA ECONÓMICA E SOCIAL

Revista Portuguesa de História

TOMO XVI

HOMENAGEM AO DOUTOR TORQUATO DE SOUSA SOARES

I



COIMBRA/1976

**LA DÉCOUVERTE DES ARCHIPELS
DE LA “MÉDITERRANÉE ATLANTIQUE”
(CANARIES, MADÈRES, AÇORES)
ET LA NAVIGATION ASTRONOMIQUE PRIMITIVE**

En tête de la seconde édition de son livre bien connu *A Marinharia dos descobrimentos* A. Fontoura da Costa écrivait: «A marinharia abrange todos os conhecimentos da arte de navegar dos descobrimentos. Incipiente com D. Henrique, foi ela aperfeiçoada, lenta e sucessivamente pelos técnicos peninsulares, portugueses em grande maioria, ao serviço dos nossos Reis, e, ainda, pela longa e aturada prática dos nossos marinheiros. Todos os seus processos foram criados em Portugal e adoptados, depois, pelas outras marinhas europeias, conservando-se, com ligeiras modificações, até quasi finais do século XVII» (1).

Cette manière de voir est devenue classique et consiste à dire que la navigation astronomique commence avec Henri le Navigateur et qu'elle est entièrement portugaise dans sa réalisation. On peut même déduire, sans effort, de la formule de Fontoura que c'est la création de la technique de navigation portugaise qui a rendu possible les découvertes et donc qu'avant Henri le Navigateur il était impossible de découvrir des terres nouvelles par voie maritime. Cette déduction a été faite très généralement au Portugal et ailleurs.

Plus loin Fontoura da Costa écrit (* 2): «A *Ciência náutica dos Descobrimentos* foi genuinamente portuguesa. Demonstraram-no primeiramente Luciano Cordeiro e a seguir o inglês Ravenstein; mais tarde Joaquim Bensaúde, em magistraes obras onde soube e pôde provar que nada deveram os nossos à ciência estranha à península; e por último o grande e malogrado professor Luciano Pereira da Silva, o

0) Reproduit dans la 3^{me} édition de 1960 publiée par TAgência Geral do Ultramar pour le cinquième centenaire de la mort de Henri le Navigateur.

(2) 3^{me} éd. p. 15.

almirante Morais e Sousa e o dr. Jaime Cortesão». Ce dernier nom, et la bibliographie qui suit, datent l'information de Fontoura. Il renvoie, en effet, au chapitre que Jaime Cortesão publia en 1932 sous le titre de «Influência dos descobrimentos dos Portugueses na historia da civilização» dans le IV^e volume de *YHistória de Portugal* de Barcelos. D'ailleurs la première édition du livre de Fontoura reçut le Prémio Almirante Augusto Osório en 1934 et son texte ne fut plus modifié dans les éditions suivantes.

On aura noté qu'à côté des Portugais, Fontoura fait une place aux «peninsulares», c'est-à-dire aux Espagnols. C'est qu'il n'allait pas jusqu'à nier la présence, à côté de Henri le Navigateur, de Jácome de Maiorca (Jafuda Cresques) «homem sábio na arte da navegação, fazendo cartas e instrumentos, para ensinar a sua ciência aos pilotos portugueses» (3). Donc: le Majorquin au départ et puis l'épanouissement exclusivement portugais. L'ensemble apparaît comme une sorte de miracle presque sans préparation, une création «*ex nihilo*».

Trente ans plus tard, Luis de Albuquerque dans son *Introdução à História dos descobrimentos* (4) annonce, dans sa préface, un changement dans l'interprétation des faits. «A história da expansão quatrocentista é feita, por via de regra, passando muito ligeiramente sobre as actividades que no século XIV de certo modo a preparam, quando não negando até qualquer influência que elas pudessem ter nas navegações henriquinas; e isto a despeito do que tem sido publicado e chama a atenção para o fio de continuidade ijue é possível encontrar, sem grande esforço, entre as navegações comerciais trecentistas e as primeiras viagens do tempo de D. Henrique». Ces paroles prometteuses mènent-elles l'auteur à une interprétation nouvelle des faits?

Le premier chapitre de son livre s'intitule «Antecedentes da expansão quatrocentista» et débute par un paragraphe de quarante pages sur le commerce portugais au XIV^e siècle. S'il y a une partie du volume

(^) Fontoura, p. 10. Duarte Pacheco Pereira: *Esmeraldo de situ orbis* (ed. A.E. da Silva Dias, Lisbonne, 1905) p. 98 et João de Barros: *Primeira Década de Asia* (ed. A. Baião, Coimbra, 1932) p. 61, mentionnent le Majorquin, mais il s'est trouvé un érudit portugais fort connu, Duarte Leite: *Lendas na História da navegação astronómica em Portugal (Biblos, t. XXVI, 1950) pp. 413-419* pour nier la valeur du témoignage des sources portugaises anciennes afin d'écartier le géographe étranger.

(4) Coimbra, 1962.

à laquelle s'applique la phrase de la préface où il est dit que le livre «aspira essencialmente a uni papel divulgador» c'est bien celle-là. L'information en est pauvre et en retard, comme on pouvait s'y attendre de la part de quelqu'un qui n'a qu'une teinture superficielle d'histoire économique. Les travaux de l'érudition étrangère sont ignorés, et il est bien certain que ce sont les plus importants pour l'histoire de l'expansion portugaise, comme cela est toujours le cas en histoire commerciale, parce que ces travaux tiennent compte de l'information disponible dans les pays où pénétraient les produits, les marins et les marchands portugais. En réalité l'auteur a présenté de l'expansion portugaise au XIV^e siècle une image tronquée et a, par conséquent, minimisé l'activité marchande des navigateurs et commerçants lusitaniens (5). C'est un résultat qu'il ne s'est pas proposé, nul n'en doutera, mais auquel l'a conduit son manque d'information.

Un second paragraphe du même chapitre traite de l'influence des Génois, sur lesquels on peut comprendre que M. Albuquerque n'ait pas utilisé mon article «Les Génois dans la marine portugaise avant 1385» puisque, bien que présenté au *Congresso de Portugal Medioevo* tenu à Braga en 1959 (6) il n'a paru qu'en 1966. Mais il cite ailleurs, sous un titre incomplet, mon article «Lanzarotto Malocello et la découverte portugaise des Canaries», où se trouve l'étude la plus poussée des privilèges royaux portugais pour les Pessagno comme amiraux du Portugal. On croirait aisément que M. A. n'a lu mon travail qu'en diagonale (7). Dans le paragraphe sur les Génois une division traite de la nautique au XIV^e siècle. On est un peu surpris

(5) L'importance de l'expansion commerciale portugaise au XIV^e siècle est mise en évidence dans C. Verlinden: *Le problème de l'expansion commerciale portugaise au Moyen Age* {*Biblos*, Coimbra, t. XXIII, 1948, pp. 453-467}; *Deux aspects de l'expansion commerciale du Portugal au moyen âge (Harfleur au XIV^e siècle; Middelbourg au XIV^e et au XV^e siècle)* {*Revista Portuguesa de Historia*, t. IV, pp. 1-40), études parues avant le livre de M. A.

(6) *Actas*, t. III, pp. 388-407. Sur «La contribution étrangère à la naissance de la marine portugaise», voir récemment l'article de M. Metzeltin paru sous ce titre dans *Portugiesische Forschungen der Görresgesellschaft*, I^e Reihe, 12. Band (Münster, 1975, pp. 195-211). L'auteur, qui est linguiste, arrive, tout à fait indépendamment de mes travaux, à la conclusion que le développement maritime portugais est, à tous les points de vue, inconcevable sans la contribution active principalement des Italiens et des Catalans (p. 211).

P) *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXXVI, 1958, pp. 1173-1209.

d'y apprendre que le périple de Scylax concerne la Méditerranée au V^e siècle avant notre ère (p. 59). De la part de quelqu'un qui prétend faire oeuvre d'historien des connaissances géographiques, astronomiques et nautiques une pareille «distraction» est peu rassurante. On est plus surpris encore du principe d'interprétation cartographique posé à la p. 61 pour les portulans: «Se na carta vêm representadas outras regiões (que la Méditerranée, l'Europe occidentale jusqu'à l'Angleterre, l'Afrique occidentale jusqu'au Cap Bojador), elas são, pelo menos nos portulanos ou cartas de origem náutica anteriores ao século XV, concebidas de um modo fantasista, ou denunciando em alguns casos a influência das ideias de Ptolomeu e, em outros, notícias imprecisas que os cartógrafos obtiveram sobre a zona desenhada». Personne ne songe à nier ni l'influence du géographe alexandrin, ni l'imprécision de certaines notions sur des découvertes récentes, mais on voit par la suite que M. A. met ces apports en quelque sorte «dans le même sac», pèse rarement leur valeur et les rejette en bloc pour la période antérieure au XV^e siècle, c'est-à-dire à celle des découvertes henriciennes. Nous sommes donc ramenés par un détour, qui semble à première vue tenir compte des précédents médiévaux et des influences étrangères, aux interprétations traditionnelles à la Fontoura da Costa, auxquelles nous faisons allusion au début de cet article. On le voit à la lecture de certaines considérations que M. A. développe par la suite. Ainsi (p. 76 sq.) il s'exprime de manière à ce point dubitative sur les connaissances nautiques que les amiraux Pessagno, Génois au service du Portugal et très rapidement entièrement lusitanisés, ont pu communiquer aux Portugais dès leur entrée au service du roi Denis en 1317, qu'on a bien l'impression que pour lui cet apport n'existe pas. Malheureusement les connaissances qu'il attribue aux navigateurs portugais à cette même époque ne sont attestées que pour le XV^e siècle, à une exception près qui concerne un voyage du Portugal en Angleterre en 1371 que M. A. croit accompli avec l'aide du compas ⁽⁸⁾. Outre que cette interprétation est pour le moins douteuse, il importe de noter que, même si elle était exacte, le voyage en question se situe plus d'un demi-siècle après l'entrée des Pessagno — ou Pessanha à la portugaise — au service du Portugal.

⁽⁸⁾ *Op. cit.*, p. 77. Cf. le document chez Silva Marques: *Descobrimientos portugueses*, t. I, p. 241.

M. A., on le voit, n'éprouve pas le besoin de dater finement, comme disait Fustel de Coulanges. C'est pourtant une condition *sine qua non*, si l'on veut voir clair dans l'histoire du début des grandes découvertes. Ne pas s'intéresser à la chronologie précise des faits a comme conséquence que certains auteurs n'arrivent pas à suivre un travail où la chronologie est serrée de près. Dans le cas de M. A., c'est ce qui l'empêche de comprendre mes travaux sur l'époque des premiers Pessagno et de Lanzarotto Malocello. Ceci est particulièrement évident dans le développement que M. A. consacre aux voyages entrepris vers les Canaries au XIV^e siècle ⁽⁹⁾, dans ce qu'il dit du *Libro del Conoscimiento* comme source de l'histoire des connaissances géographiques ^(10*) et dans ses développements sur la connaissance des Madères et des Açores au XIV^e siècle ⁽ⁿ⁾.

Suivons d'abord l'exposé consacré aux Canaries.

Ces voyages sont traités fort à la légère, sauf celui des frères Vivaldi, dont d'ailleurs on ne sait rien en ce qui concerne les Canaries, ce qui simplifiait évidemment la tâche de l'auteur. D'après M. A. le second voyage serait celui de Lanzarotto Malocello qui, d'après lui, agissait pour le compte de Gênes, ce qui confirme qu'il n'a pas lu mon article de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* de 1958 ⁽¹²⁾. En effet, il y est souligné que Gênes n'a jamais considéré les Canaries comme de sa souveraineté ⁽¹³⁾. De plus M. A. ne date pas le voyage de Malocello, mais dit que j'ai fait la critique de l'ancienne datation en 1312 ⁽¹⁴⁾. Or, à la même page de mon étude de 1958, où il est question de l'absence de souveraineté génoise à Lanzarote, il est montré que la découverte de l'île de Lanzarote par Lanzarotto est de 1336 ou peu avant. Enfin, M. A. croit douteuse la conquête de Lanzarote par Lanzarotto, alors que celle-ci est attestée par Gadifer de la Salle, conquérant de Lanzarote au début du XV^e siècle pour le compte de la Castille, qui avait entreposé des vivres dans le château construit par Lanzarotto quelques années

(9) *Op. cit.*, pp. 98-128.

(10) *Ibid.*, pp. 170-173.

(H) *Ibid.*, pp. 201-220.

(12) Cité p. 107 et n. 7.

(13) C. Verlinden: *La découverte portugaise des Canaries*, p. 1189.

(14) Albuquerque, p. 102, n. 189.

auparavant ⁽¹⁵⁾. On a vraiment l'impression que M. A. a lu mon article à travers un écrit d'un tiers! ⁽¹⁶⁾.

Le troisième voyage aux Canaries pour M. A. est celui de «Corbizzi et Reccho», dont il qualifie le premier de Florentin et le second de Vénitien. Il dit qu'il est possible, mais pas certain, qu'ils étaient accompagnés de marins portugais et le place correctement en 1341. Ici il est une fois de plus évident que M. A. n'a pas lu mon travail de 1958, sinon il aurait su que Niccoloso da Recco était Génois ⁽¹⁷⁾ ce qu'aurait pu lui apprendre aussi l'examen d'une carte, même sommaire, de la côte ligure. D'ailleurs il n'a pas lu non plus le texte de Boccace concernant ce voyage qu'il cite à travers un tiers, car ce texte, qu'il aurait pu trouver cependant dans les *Descobrimentos Portugueses* de Silva Marques (t. I, p. 77) parle expressément de «Nicolosus de Reccho Januensis». De plus les renseignements fournis par Boccace ne proviennent pas des chefs des explorateurs à Séville, mais de marchands italiens de Séville qui ont été informés du voyage, comme le montre également le texte. Le rapport que peuvent avoir eu les navigateurs italiens avec le roi de Portugal n'est pas examiné ⁽¹⁸⁾.

M. A. mentionne ensuite, sans les étudier, les voyages catalans. Il en est de même pour les prétentions du prince Castillan Don Luis de la Cerda. Puis l'auteur saute du coup jusqu'à Jean de Bethencourt en 1402 et escamote, par conséquent, toutes les tentatives castillanes de la seconde moitié du XIV^e siècle. Nous reviendrons sur celles-ci par la suite.

Il retourne ensuite au voyage portugais aux Canaries dont il est question dans la lettre du roi Alphonse IV du Portugal au pape Clément VI à la suite de la donation par celui-ci des Canaries à Don Luis de la Cerda. Et ici il est absolument certain que M. A. n'a pas lu

⁽¹⁵⁾ Cf. mon article de 1958, p. 1175, d'après *Le Canarien. Livre de la conquête et conversion des Canaries (1402-1422)*, chap. XXXII. Cf. depuis l'édition Cioranescu dans *Fontes rerum Canariarum*, t. III (1965) chap. 27, p. 61 de la partie attribuée à Gadifer lui-même.

⁽¹⁶⁾ Cf. ci-dessus p. 107 n. A la p. 102 de son livre M. A. reproduit un fragment d'une carte du XIV^e siècle, sans dire laquelle: il s'agit en réalité de l'Atlas catalan de 1375, dont il lit mal la légende. Après «Insula de Lanzaroto Maloxelo» il faut lire non pas «Insula del Megimer», mais «de li Vegi Mari», c.à.d. Lobos des Canaries. Avec des lectures aussi déficientes, on peut s'attendre à bien des choses!

⁽¹⁷⁾ Cf. *La découverte portugaise des Canaries*, p. 1191.

⁽¹⁸⁾ Cf. cependant mon article: *Lanzarotto*, p. 1192.

mon travail de 1958. Sinon il aurait mieux connu la littérature portugaise qui concerne la lettre et il aurait vu qu'elle constitue un excellent argument pour la datation de la découverte de l'île de Lanzarote par Lanzarotto Malocello en 1336 ou peu avant ⁽¹⁹⁾.

Comme j'ai réfuté déjà dans mon article de 1966 sur «Les Génois dans la marine portugaise avant 1385» ⁽²⁰⁾ les vues du professeur Serra Rafols que M. A. fait siennes, je ne reviendrai ici que sur les points indispensables à la poursuite de mon propos actuel. Ne parlons plus que très brièvement de la première découverte de Lanzarote par le Génois vers 1336 puisqu'aussi bien M. A. lui-même ne peut se résoudre à ne pas l'admettre ⁽²¹⁾, mais insistons surtout sur les diplômes royaux portugais de 1370, 1376 et 1385 dont nous aurons encore besoin dans notre étude de la continuité des voyages aux Canaries au XIV^e siècle, préparation de la découverte des deux autres archipels de la «Méditerranée» atlantique, ainsi que sur l'utilisation que l'on peut faire du *Libro del Conoscimiento* pour la fixation de la chronologie de l'histoire de Lanzarote et de la découverte des Madères et des Açores.

1.^o Je n'admettais pas dans mon travail de 1958, disait M. Serra Rafols, que la carte de Dulcert de 1339 prouve la «presencia y conquista de la isla por Lancelotto» à cette date, mais bien «una fugaz visita a la misma que no se tradujo en aquella ocupación sino muchas décadas o medio siglo después». D'accord, mais je serais forcé à cette interprétation pour ne pas contredire les diplômes portugais de 1370, 1376 et 1385. Et M. Serra Rafols de continuer: «Nada digamos de la fijación de esta visita fugaz precisamente en el año 1336 a base de sutiles correspondencias de fecha con las guerras de Castilla y Portugal». Il est évidemment plus facile de ne rien dire de cela que de réfuter les arguments que j'ai fait valoir. Quand M. Serra Rafols ajoutait: «Todo ello se basa en la disparatada suposición de que la concesión del reino de las Afortunadas por Clemente VI papa al Príncipe de la Fortuna es una otorgación a favor de Castilla», je suis bien forcé de me demander si le trouble dans lequel j'avais jeté l'auteur ne lui a pas fait perdre de vue la bonne foi, car je n'ai dit nulle part rien de pareil. Par contre, il est bien certain que la question des droits de la Castille

⁽¹⁹⁾ *Ibid.*, p. 1180. Voir cependant une indication un peu hésitante dans ce sens chez Albuquerque, p. 125.

⁽²⁰⁾ Cf. ci-dessus p. 107.

⁽²¹⁾ Cf. n. 19.

est perpétuellement présente à l'esprit du distingué érudit de La Laguna, sinon il n'aurait pas pu faire dire à mon texte ce qu'il ne dit pas.

2. ° M. Serra Rafols ne voulait pas admettre que le passage du *Libro del Conoscimiento de todos los reynos* (1348-9) où il est question de la mort de Lanzarotto à Lanzarote ait été interpolé, mais il n'analysait pas mon argumentation à ce propos. S'il l'avait fait, il aurait dû retenir que j'ai prouvé que la nomenclature insulaire qui figure dans ce passage est reprise — dans *Vordre* — à une carte du type Soler (1385). L'interpolation est donc datée avec précision. Je me suis basé pour établir ce fait sur la nomenclature des Açores qui figure dans le passage en question du *Libro*. Gomera, dans les Canaries, n'a rien à voir dans ceci. Or, M. Serra Rafols a recours ici à une pétition de principe. Cette île, dit-il, est mentionnée dans la bulle de concession à Luis de la Cerda en 1344, donc avant la rédaction du *Libro*. Tant mieux, si c'était vrai, mais qu'est-ce que cela changerait au fait que le *Libro* a copié la nomenclature açoréenne de la carte Soler en 1385? Pour la connaissance de Gomera dans les milieux maritimes, c'est évidemment à la cartographie qu'il faut se rapporter, comme je l'ai fait. Mais malheureusement il y a plus grave: la bulle du 15 novembre 1344 ne contient pas le nom de Gomera, comme le montre l'édition la plus récente d'après le Registre Vatican 167, f° 3 v°, dans les *Monumenta Henricina*, 1.1 (Coimbra, 1960) pp. 207-214.

3.° J'avoue ne pas comprendre le moins du monde le «raisonnement» de M. Serra Rafols quand il dit que j'écarte (p. 1177, note 4 et non 3, de mon article de la *Revue belge de Ph. et d'Hist.*) un acte notarié génois de 1330; parce que celui-ci ne conviendrait pas à ma thèse. Or, non seulement je n'écarte pas cet acte, mais il ne nuit nullement à ma thèse qui ne fait commencer la carrière portugaise de Lanzarotto que vers 1336.

4.0 Le coup de massue final que pensait m'asséner M. S. R. ce seraient les anachronismes que contiendraient les diplômes portugais — pour lui faux — de 1370, 1376 et 1385.

a. Le fait que l'île de Lanzarote est indiquée sous le nom de Nossa Senhora a Framqua semblait à M. S. R. une «garantie» de la fausseté du document. Lui-même indiquait, toutefois, que le culte de Nossa Senhora de Francia fut très répandu aux Canaries, ce qui n'est peut-être que secondaire, mais il oubliait que le nom de Lanzarote n'apparaît au XIV^e siècle que dans les cartes italiennes ou dans des textes inspirés d'elles.

b. Pour le «mar do Cabo Nom», il y a lieu de tenir compte de ce que le nom du cap apparaît sur les portulans, et que «mar do Cabo Nom» ne signifie rien d'autre que les eaux voisines de ce cap.

c. L'emploi de «gaanchos» pour désigner les indigènes semble entièrement anachronique à M. Serra Rafols, parce qu'il prétend que ce terme — dans le diplôme de 1376 — désigne nécessairement les naturels de Lanzarote et Gomera et n'a été employé qu'à Ténérife par les conquérants espagnols pendant le dernier quart du XV^e siècle. A quoi j'ai répondu: 1.^o qu'il n'est pas sûr que «gaanchos» dans le diplôme de 1376 désigne les naturels de Lanzarote et Gomera qui sont appelés simplement «naturales» un peu plus haut; 2.^o que le terme utilisé par les Espagnols au XV^e siècle a très sûrement une origine insulaire plus ancienne.

Il était nécessaire que tout ce qui précède fût rappelé pour que ce qui va suivre puisse être compris et placé dans la juste lumière.

Après les deux expéditions portugaises de 1336 et 1341, commandées l'une par Lanzarotto Malocello, l'autre par Niccoloso da Recco et Angelino del Tegghia et qui n'aboutirent à aucune prise de possession, celle du Majorquin Francesc Desvalers, nécessairement postérieure au 16 avril 1342 ⁽²²⁾, et celle de son compatriote Domingo Gual qui ne peut être antérieure au 26 avril de la même année ⁽²³⁾, n'eurent, elles non plus, aucune conséquence politique. D'ailleurs le fait que deux privilèges furent accordés à Majorque à dix jours d'intervalle par la même autorité semble prouver qu'après avoir obtenu sa nomination le premier des deux capitaines a dû renoncer à l'entreprise et c'est, sans doute, pourquoi Roger de Rovenach recommande la coque de Gual «als molt nobles et poderosos e honrats senyors almarayls, capitans, patrons et altres qualsque senyors de estol o armada o nau o altre navili de mar de qualque destret o jurisdiccio», ce qu'il n'avait pas fait pour Desvalers. Dans les deux cas, cependant, les nominations parlent d'«ylles noveylament trobades a les parts de ponent», ce qui prouve que la source d'information est la carte de l'italo-majorquin Dalorto-Dulcert de 1339, et confirme la chronologie de la décou-

⁽²²⁾ E. Serra Rafols: *El descubrimiento y los viajes medievales de los Catalanes a las Islas Afortunadas* (Santa Cruz de Tenerife, 1926), doc. 1 : nomination du capitaine par Roger de Rovenach, lieutenant du roi de Majorque.

⁽²³⁾ Id.: *Los Mallorquines en Canarias (Revista de Historia, La Laguna, t. VII, 1940-41)* doc. 1 : nomination du capitaine par le même lieutenant.

verte établie dans mes travaux antérieurs. Le fait que les expéditions majorquines n'eurent pas de suite politique est, bien entendu, dû aussi à la disparition du royaume de Majorque en 1343.

L'Infant Luis de la Cerda ⁽²⁴⁾, arrière-petit-fils d'Alphonse X de Castille, est le troisième personnage dont nous avons à tenir compte dans l'histoire des Canaries — et spécialement de Lanzarote — après la découverte par Lanzarotto et le voyage de 1341. Il s'agit, on le sait, d'une inféodation par le pape Clément VI des Iles Fortunées, suivant la nomenclature de Pline, à Luis de la Cerda avec couronne et sceptre ⁽²⁵⁾. Bien entendu, il n'y est question, ni de Lanzarote ni de Fuerteventura qui figurent sur la carte de Dulcert, puisque la nomenclature est classique. Que Luis de la Cerda ait eu l'intention de prendre possession de son royaume insulaire résulte d'un grand nombre de documents et tout d'abord des lettres du pape à Pierre IV d'Aragon, à Alphonse XI de Castille, à Alphonse IV de Portugal, au roi de France, au prince du Dauphiné, au roi de Naples et à Simon Boccanegra, premier doge de Gênes ⁽²⁶⁾. L'infant lui-même obtient le privilège de l'autel portatif pour trois ans, le droit de croisade et celui de l'absolution totale «semel tantum in articulo mortis» ⁽²⁷⁾. Les rois de Portugal et de Castille ont reçu chacun deux lettres datées des 11 et 23 décembre, mais ils protestent, le premier dès le 12 février 1345 ⁽²⁸⁾, le second le 13 mars ⁽²⁹⁾. Par contre, Pierre IV d'Aragon promet son aide à Luis de la Cerda ⁽³⁰⁾. La conséquence aurait été l'envoi d'une nef majorquine — Majorque appartenant à nouveau à la couronne d'Aragon — à Lanzarote où une prise de possession aurait eu lieu au nom du prince. L'historicité de cette expédition a été niée par B. Bonnet Reveron ^(31 *), mais il est curieux de

⁽²⁴⁾ G. Daumet: *Louis de la Cerda ou d'Espagne* (*Bulletin hispanique*, t. XV, Bordeaux, 1913, pp. 38-67).

⁽²⁵⁾ J. Zunuznegui: *Los orígenes de las misiones en las islas Canarias* (*Revista Española de Teología*, t. I, 1941, pp. 361-408), doc. 1: Avignon, 15 novembre 1344.

⁽²⁶⁾ *Ibid.*, docs. 2-11.

⁽²⁷⁾ *Ibid.*, docs. 12-14.

⁽²⁸⁾ *Ibid.*, doc. 15.

⁽²⁹⁾ F. de Fonseca: *A carta de D. Afonso IV ao Papa Clemente VI* (*Anais das Bibliotecas e Arquivos de Portugal*), t. II, 1916, p. 66.

⁽³⁰⁾ A. Rubio y Lluch: *Documents per la cultura catalana mig-aval*, t. II (Barcelona, 1908) p. 290.

^(31 *) *La supuesta expedición de Alvaro Guerra a Lanzarote* (*Revista de Historia*, La Laguna, 1945, pp. 186-192).

constater que, si Luis de la Cerda ne put plus s'occuper des Canaries à la fin de sa vie, il ne les lègue pas moins par son testament du 30 juin 1348 ⁽³²⁾ à son fils qui prendra le nom de Prince des Iles Fortunées. Sans doute, faut-il en déduire qu'il y a eu prise de possession, car sinon il n'aurait pu que transmettre des droits analogues à ceux qu'il avait reçus.

En 1352 le roi d'Aragon se met, lui aussi, à jouer un rôle dans la question des Canaries. Il y envoie une expédition visant l'action missionnaire, mais déclare aussi que, si l'on trouve des îles nouvelles, elles devront être tenues en fief de lui ⁽³³⁾. Le pape envoie un carmélite, le frère Bernard, comme évêque: celui-ci devra se faire aider par des esclaves canariens affranchis et convertis qui avaient appris le catalan à Majorque ⁽³⁴⁾, ce qui suffit à prouver la réalité d'au moins une des expéditions de 1342, sans doute la seconde ⁽³⁵⁾. Une lettre de Guillen de Llagostera, lieutenant du gouverneur de Majorque au nom du roi d'Aragon, datée du 14 mai 1352, nomme capitaine de la nave qui doit se rendre «apud insulas dudum inventas vocatas de Canarias», Amau Roger ⁽³⁶⁾. L'évêque, toutefois, ne gagna pas les Canaries ⁽³⁷⁾. Quoiqu'il en soit, il n'y eut, une fois de plus, aucune prise de possession.

Il semble bien qu'il en est toujours ainsi en 1369 puisque, par une bulle du 30 septembre de cette année, Urbain V recommande aux évêques de Barcelone et de Tortosa d'envoyer dix prêtres aux Canaries pour y prêcher l'évangile ⁽³⁸⁾. S'il y avait eu prise de possession par l'Aragon ou par quelque autre puissance le pape n'aurait pas manqué d'y consacrer quelque attention.

D'après la biographie de Lanzarotto Malocello que nous avons établie dans nos travaux antérieurs, la prise de possession effective *par occupation* advient en 1370 et bien par le Portugal. En effet,

⁽³²⁾ A. Paz y Melia: *Series de los mas importantes documentos del archivo y biblioteca del Excel. Sr. Duque de Medinaceli* (Madrid, 1915), n.º 18.

⁽³³⁾ E. Serra Rafols: *Los Mallorquines*, p. 203.

⁽³⁴⁾ *Ibid.* doc. 3 (7 nov. 1351).

⁽³³⁾ Cf. ci-dessus p. 113.

⁽³⁶⁾ E. Serra Rafols: *Los Mallorquines*, doc. 4.

⁽³⁷⁾ F. Pérez Embid: *Los descubrimientos en el Atlántico y la rivalidad castellano-portuguesa hasta el tratado de Tordesillas* (Sevilla, 1948), p. 88.

⁽³⁸⁾ Zunzuneguí: *op. cit.*, doc. 17.

le 29 juin 1370, le roi Ferdinand de Portugal fait donation à «Llansarote de Framqua», dont j'ai démontré antérieurement l'identité avec Lanzarotto Malocello, d'îles qui «nom som pobradas porque delias nom teemos feyto mercee a pessoa que as aia de pobrar» (39). Et le privilège continue: «de nosa muy livre e pura vontade e de nosa ciencia certa daamos e doamos e outorgamos e fazemos livre e pura doacção antre vivos, per sempre valledeyra, ao dicto Llansarote, noso almirante, para ssey e pera todos seus erdeyros e successores das duas yllas primas que trobou de Nosa Señora a Framqua et de Gumeyra, com todas sas terras e rremdas que teñam e ajam de teer e direitos e perteenças e com todas sas orillas e entradas e saidas e montes e fontes e rryos e rybeiros e portos e maar e caça e piscaryas e com todallas outras cousas que aas dietas yllas perteencem e posam perteencer e direitos reaaes e corporaaes e tam compridamente como os nos devyamos daver e assy como ell os myllor puder daver e mais compridamente, e com toda jurdiçam errime e cyvel, mero e mysto imperio e subjeçam, assy nas pessoas como nos beens, afora apelaçam do errime, que rresalvamos pera nos, que mandaamos que venha aa nosa corte» (40). Il s'agit, on ne peut plus clairement, d'une inféodation suivant les modalités propres du droit portugais et, de plus, on voit que le travail d'occupation, de colonisation si l'on veut, est en cours puisqu'il est question d'un pouvoir en expansion (como os nos devyamos daver e assy como ell os myllor puder daver). En effet, si Lanzarotto est le découvreur de Lanzarote en 1336, le contact avec Gomera est tout récent et date d'après sa rentrée au service du Portugal, ce que confirme la carte de Pizzigani de 1367 à la bibliothèque de Parme qui est la première où figure cette île (41). Le «peuplement» de Lanzarote a dû entraîner pas mal de réductions en esclavage d'indigènes, comme ce fut le cas plus tard dans d'autres îles. On en a une preuve dans les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldun écrits précisément un peu après la

(39) J. Martins da Silva Marques : *Descobrimientos portugueses*, t. I (Lisbonne, 1944), n.º 115, p. 127 et *Monumenta Henricina*, 1.1 (Coimbra, 1960), n.º 104, p. 244.

(40) *Monumenta Henricina*, t. I, p. 246.

(41) C. de La Roncière: *La découverte de VAfrique au moyen âge*, t. I (Le Caire, 1925) p. 64. Le *Libro del Conoscimiento de todos los reynos e tierras e señorios que son por el mundo* (ed. M. Jiménez de la Espada, Madrid, 1877) p. 50 où figure Gomera a été interpolé après 1385, comme je Tai démontré dans mon travail sur *Lanzarotto Malocello et la découverte portugaise des Canaries*, p. 1206.

donation de 1370. Il y est question de Canariens qui vivaient comme esclaves au Maroc et dont l'auteur dit qu'ils n'ont pas été razzés par des Musulmans, mais achetés aux «Francs» qui fréquentent les îles ⁽⁴²⁾. Nous avons toutes raisons de croire qu'il s'agit des «Francs», c'est-à-dire des «chrétiens» de Lanzarotto à Lanzarote. En effet, chacun sait que Lanzarote se trouve en face de la côte marocaine et les esclaves constituaient un article d'exportation, et donc d'échange, pour les relations des colons de Lanzarote avec la côte atlantique du Maroc, notablement plus proche que le Portugal. Les autres, les «Francs» qui s'étaient rendus aux Canaries antérieurement, ramenaient les esclaves chez eux. Nous le savons expressément pour l'expédition majorquine de 1342 ⁽⁴³⁾. Ce sont des «résidents», qui ont pu faire de la traite avec le Maroc, non des passants.

En 1376 Lanzarotto est toujours «senhor das yllas e noso vasalo» ^{Í44}), mais les choses vont mal pour lui : «Nos enviou dizer que nos fizemos mercee a ell e todollos seus erdeyros e successores das ditas yllas de Nosa Señora a Framqua ⁽⁴⁵⁾ e da Gumeira, em guisa que délias, per ssua propria auctoridade e como myllor a pudesse daver, tomasse posse das dictas yllas. E que ora a dicta caarta nom he guaadada nem comprida nem o dicto Lanzarote entregue desa naturali posiçam, per rezom dos naturales delias e outros lie fazerem força sobrello e empecerem sa posse, em guisa que nom ha firmymdom sa señoría nem a ende ell nada e recebe gram dampno. E pediôme per mercee que a esto lie ouvesse algùn remedio, sendo que a nosa vontade he de lie dar posiçam em que teña maanteença que troba fallymento per razom da ficada guerra que ouve com os ditos gaanchos e castellaos». Il est assez vraisemblable qu'alors que Lanzarotto avait des ennuis considérables avec les indigènes à Gomera, il en a eu d'autres avec des Castellans à Lanzarote.

Dans ce dernier cas il s'agit très vraisemblablement de l'expédition de Martin Ruiz de Avendaño, biscayen aux ordres du roi de Castille dans la Mer Cantabrique pendant la guerre entre la Castille et le Portugal à la fin de la dynastie de Bourgogne, qui aborda à Lan-

⁽⁴²⁾ Cf. F. Pérez Embid: *op. cit.*, p. 92.

⁽⁴³⁾ Cf. ci-dessus p. 114.

^{Í44}) *Monumenta Henricina*, 1.1, p. 251, Diplôme du roi Ferdinand de Portugal du 7 juillet 1376.

⁽⁴⁵⁾ C'est-à-dire Lanzarote.

zarote précisément vers ce moment. B. Bonnet en a nié l'historicité ⁽⁴⁶⁾, mais F. Pérez Embid, qui admet le point de vue de Bonnet pour toutes les autres expéditions castillanes antérieures à celle de 1393, avait déjà pressenti la faiblesse de l'argumentation de ce critique en ce qui concerne le voyage de Martin Ruiz ⁽⁴⁷⁾. Le diplôme portugais de 1376 rend tout à fait vraisemblable que cette expédition ait eu lieu. La «*ficada guerra*» de Lanzarotto aura été celle contre les indigènes. Remarquons qu'il semble être question de deux catégories de ceux-ci. Il s'agit d'abord des «*naturales delias*», c'est-à-dire de ceux de Lanzarote et de Gomera, puis des «*Gaanchos*». Il n'est pas exclu que ces derniers aient été les indigènes de Ténérife qui auraient empêché les communications de Lanzarotto avec Gomera ou même l'y auraient combattu, comme le rend très vraisemblable le voisinage des deux îles.

Lanzarotto semble avoir abandonné la partie à Gomera, mais a voulu prendre pied à nouveau à Lanzarote. Nous le savons par le diplôme de Jean I^{er} d'Avis du 8 novembre 1385 pour Lopo Afonso da Franca, fils de Lanzarotto ⁽⁴⁸⁾: «*E visto por nos sseu rrequeremento e os muytos e boons servyços de so padre, a que Deus perdoe, capitom moor das yllas, na guerra e navegaçam, e que hora teve honrado fim na de Lansarote*». Lanzarotto a donc succombé récemment en combat (honrado fim) à Lanzarote ⁽⁴⁹⁾. Sa mort a été le fait des indigènes, comme nous l'apprend le passage interpolé du *Libro del Conoscimiento* : «*La isla de Lançarote, e dizen le asi porque las gentes desta isla matarom a un genoves que dezian Lançarote*» ⁽⁵⁰⁾.

Il n'y a donc plus d'occupation portugaise aux Canaries à ce moment. Juridiquement celle-ci n'a duré que du 29 juin 1370, date du premier diplôme royal portugais pour Lanzarotto qui lui donne

⁽⁴⁶⁾ *Las expediciones a las Canarias en el siglo XIV* (Madrid, 1946). Voir tout le développement sur les expéditions castillanes «*apocryphes*» avant 1393.

⁽⁴⁷⁾ *Op. cit.*, p. 95.

⁽⁴⁸⁾ *Monumenta Henricina*, t. I, n.° 112, p. 263.

⁽⁴⁹⁾ Remarquons en passant que le fait que Lanzarotto Malocello et sa descendance s'appellent désormais da Franca (= de Lanzarote), n'a rien de surprenant. Ils ont pris le nom de la seigneurie qui leur a été concédée par leur pays d'adoption. Un cas analogue se retrouve en Castille où les descendants d'Egidio Boccanegra, Génois comme Lanzarotto, prennent le titre de comtes de Palma, de leur fief de Palma del Río au confluent du Guadalquivir et du Genil.

⁽⁵⁰⁾ *Libro*, p. 50. Cf. C. Verlinden: *Lanzarotto Malocello*, p. 1206 pour l'interpolation.

Lanzarote et Gomera en fief, au 8 novembre 1385, date de la constatation officielle de sa mort par le troisième diplôme et de la confirmation à son fils d'un fief de bourse au Portugal même. En fait, Lanzarotto s'est occupé de Lanzarote et Gomera pendant une vingtaine d'années de ± 1365 à ± 1385, comme je l'ai montré dans mes travaux antérieurs. Le siège central de son entreprise de colonisation a été Lanzarote, comme le prouve le passage du chapitre 27 de la partie du *Canarien* que Cioranescu attribue à Gadifer de la Salle, où il est question «d'un vieu chastel que Lancelot Maloysel avoit jadis fait faire quant il conquist le pays»⁽⁵¹⁾-

Cela est si vrai que lorsque, à peine huit ans après sa mort, la Castille, ou mieux, des sujets andalous de la couronne de Castille, songent à prendre pied aux Canaries, leur effort réel porte sur Lanzarote. Il s'agit de l'expédition de 1393 dont la Chronique de Henri III s'occupe en ces termes⁽⁵²⁾: «En este año, estando el rey en Madrid, ovo nuevas como algunas gentes de Sevilla e de la costa de Vizcaya e de Guipúzcoa armaron algunos navios en Sevilla e lavaron caballos en ellos, e pasaron a las islas que son llamadas Canarias como quier que ayan otros nombres... E los marineros salieron en la isla de Langarote e tomaron el rey e la reyna de la isla con ciento e sesenta personas en un lugar, e trajeron otros muchos de los moradores de la dicha isla, e muchos cueros de cabrones e cera, e ovieron muy grand pro los que allá fueron. E enviaron a decir al rey lo que allí fallaron e como eran aquellas islas ligeras de conquistar, si la su merced fuese, e a pequeña costa»⁽⁵³⁾.

Il semble certain que les Espagnols de 1393 savaient ce qui s'était passé à Lanzarote du temps de Lanzarotto, car le fait d'amener des chevaux prouve qu'ils s'attendaient à devoir combattre et qu'ils voulaient s'assurer une supériorité analogue à celle qui fit plus tard du cheval un auxiliaire si précieux dans la conquête espagnole de l'Amérique. D'autre part, le fait de s'emparer du roi et de la reine montre un grand sens de la conquête et l'on sait que l'on retrouvera des traits analogues plus d'un siècle plus tard tant au Mexique qu'au Pérou. Il est remar-

(51) Ed. des *Fontes rerum Canariarum*, t. III (1965), p. 61.

(52) Ed. Sancha, t. II, p. 493.

(53) Sur les réductions en esclavage cf. mon livre: *Vesclavage dans l'Europe médiévale*, t. I, *Péninsule Ibérique. France* (Trav. de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Univ. de Gand, n.° 119, 1955), p. 551.

quable aussi que, si les navires partirent de Séville et si l'expédition fut avant tout sévillane, il y eut cependant aussi une participation biscayenne et du Guipúzcoa, ce qui rappelle évidemment l'expédition antérieure de Martin Ruiz de Avendaño et en renforce encore l'historicité ⁽⁵⁴⁾. Toutefois, il n'y eut pas encore de véritable prise de possession, car il n'y avait pas d'ordre royal dans ce sens. On peut cependant se demander si le principal personnage intéressé dans tout ceci ne fut pas le sévillan Gonzalo Perez Martel qui en 1390 avait obtenu du roi de Castille la permission de conquérir les Canaries ⁽⁵⁵⁾. S'il en est bien ainsi, l'expédition de 1393 doit être considérée comme la préparation d'une telle entreprise, comme une reconnaissance offensive, pour parler le langage des tacticiens.

Pour qu'il s'agisse d'une véritable prise de possession castillane, il fallait que le roi de Castille concédât à quelqu'un tout ou partie des Canaries en fief à tenir de sa couronne, «fief» étant, bien entendu, ici un terme générique à interpréter suivant les normes propres du droit castillan, comme cela avait été le cas pour Lanzarotto suivant celles du droit portugais. Cette inféodation, toutefois, ne s'est produite que plus tard, au moment où il y a eu occupation effective au nom de la Castille ⁽⁵⁶⁾.

On sait que Jean de Béthencourt, lui aussi, commence la conquête des Canaries par Lanzarote ⁽⁵⁷⁾. Dès le 28 novembre 1403 le roi de Castille le qualifie de «Mosen Johan de Betancourt, Señor de las yslas de Canaria, mi vasallo» ⁽⁵⁸⁾. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre la

⁽⁵⁴⁾ Sur celle-ci cf. ci-dessus p. 117.

⁽⁵⁵⁾ Cf. F. Pérez Embid: *op. cit.*, p. 98.

⁽⁵⁶⁾ A. Perez Voituriez: *Problemas jurídicos internacionales de la conquista de Canarias* (La Laguna, 1958) p. 19 ne prend pas position, mais mentionne le travail de J. Peraza de Ayala: *El linaje español mas antiguo en Canarias* {*Revista de Historia*, La Laguna, 1933, pp. 218 sqq.) qui confond un permis de conquête avec une prise de possession. Il appelle le premier «la primera merced real que se hizo de las Canarias», ce qui, juridiquement, est faux, car la «merced real» ne porte que sur la «conquista» et n'est pas une délégation de souveraineté comme serait une inféodation. Il n'en demeure pas moins vrai que toute l'action ultérieure de la Castille aux Canaries a son point de départ dans l'expédition de 1393. L'expression «punto de arranque» qu'emploie F. Pérez Embid: *op. cit.* p. 100, me paraît fort juste et n'exagère pas la portée des événements de 1393.

⁽⁵⁷⁾ *Le Canarien*, ed. des *Fontes rerum Canariarum*, t. II, p. 25, t. III p. 27.

⁽⁵⁸⁾ *Ibid.*, t. I, n.° 79, p. 416.

discussion sur les rapports de droit entre Béthencourt et le roi ⁽⁵⁹⁾, discussion qu'un simple texte comme celui de 1403 rend d'ailleurs oiseuse pour notre propos qui ne concerne que Lanzarote. Il nous importe davantage de noter que dès juillet de l'année suivante Benoît XIII érige en «civitas» la forteresse de Rubicon qu'avait fait construire à Lanzarote Béthencourt, imitant en cela son prédécesseur génois ⁽⁶⁰⁾. Une église y avait été dédiée à St. Martial et le pape en fait la cathédrale des îles: «castrum praedictum de Rubico, quod ad hoc aptum et congruum esse percepimus, in civitatem erigimus et civitatis vocabulo insignimus, eamque civitatem Rubicensem volumus perpetuis temporibus nuncupari ac ei reliquas partes praedictae insulae et alias insulas ei circumvicinas pro dioecesi deputamus». On ne peut mieux faire ressortir que Lanzarote était considérée comme la clef et même la capitale des Canaries. Or, cela ne peut s'expliquer que par son histoire sous et après Lanzarotto, son découvreur, histoire qui s'explique elle-même par la position de l'île dans l'archipel et par la facilité avec laquelle on pouvait la conquérir, ou du moins y prendre pied, comme le notaient déjà les participants de l'expédition castillane de 1393 ⁽⁶¹⁾. Ce n'est que lorsque les Castillans auront réellement acquis le contrôle des grandes îles centrales que la situation changera progressivement.

Jean de Béthencourt, par l'intermédiaire de son neveu Maciot, cède la seigneurie des Canaries au comte de Niebla ⁽⁶²⁾, mais en garde le gouvernement qui finira par se réduire à l'île d'où était partie chaque fois la conquête, qu'elle fut faite pour le compte du Portugal ou pour celui de la Castille, c'est-à-dire Lanzarote.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre en détail l'évolution de la lutte entre différentes familles andalouses pour le domaine utile de diverses parties des Canaries. Toutes elles tenaient leur pouvoir de la Couronne de Castille que la prise de possession de Béthencourt, son vassal, avait placée dans une position de souveraineté que même Henri le Navigateur, le dernier prince portugais à avoir exercé un pouvoir effectif aux Canaries et une fois de plus à Lanzarote, dût reconnaître

⁽⁵⁹⁾ Cf. en dernier lieu A. Perez-Voiturier: *Op. cit.*, pp. 1-122.

⁽⁶⁰⁾ *Le Canarien* (éd. cit.), t. I, n.° 80, p. 418.

⁽⁶¹⁾ Cf. ci-dessus p. 14.

⁽⁶²⁾ *Le Canarien*, I.1, N.° 111, p. 450-456 (Séville, 15 novembre 1418). Maciot se qualifie ici de «vecino que so de la muy noble ciudad de Sevilla».

comme le montre la lettre de Jean II de Castille à Alphonse V de Portugal du 10 avril 1454: «el dicho Infante nos invio a suplicar, con el dicho su confesor, que mandásemos dar nuestras cartas por donde le fuese despachado la isla de Lanzarote, que diz que él hobo aforada de Mosén Maciote» (63). Le Navigateur voulait donc se contenter à présent de tenir Lanzarote de la Couronne de Castille. Il avait pourtant espéré mieux lorsqu'il écrivait le 9 mars 1448 à son almoxarife de Madère: «Eu o Iffante Dom Hamrrique, rregedor e governador da hordem de Nosso Senhor Ihesu Christo, duque de Viseu e senhor de Covilhão, faço saber a vos Joham Affomso Malheiro, meu almoxarife na minha ilha da Madeira e ao escrivam desse offiçio e a quaees quer outros meus almoxarifes e escriptvaães que depois de vos hi vierem que Micer Maciote, cavalleiro e portador da presente me tem ora dada toda a sua rremda e senhorio que elle avia e poderia aver em a sua ilha de Lamçarote que he em Canaria» (64). Il avait même ajouté : «Sse acomtecer depois que a dita ilha fo en meu poder que ella fosse per força ou per direito tomada de Castellãaos ou Framçeses ou outras gentes... eu tomo a dita ilha em minha deffensam e a emtendo com a graça de Deus de deffemder e emparar de quaaesquer que de feito ou de direito queiram fazer comtra ella alguna offemsa ou a queyram comquistar per quallquer guisa que seia». C'était oublier qu'à ce moment la reconnaissance de la souveraineté castillane était à Lanzarote une habitude qui remontait presque à un demi-siècle et que le peuplement européen en était devenu essentiellement andalou. Aussi les représentants de l'Infant ne tinrent-ils pas plus de deux ans et c'est ainsi que se termine l'histoire portugaise de Lanzarote.

Le Portugal avait été éliminé des Canaries longtemps avant le traité d'Alcaçovas. Par contre ces îles avaient été assidûment fréquentées par des Majorquins et Catalans, des Français et surtout des Castillans. Il est hors de doute, toutefois, que la marine portugaise ne resta pas inactive pendant toute la partie du XIV^e siècle qui suivit l'aventure de Lanzarotto, ni pendant le début du XV^e siècle.

Lorsque Manuel, le premier des six Pessagno de Gênes qui servirent successivement le Portugal (65) entre au service du roi Denis

(63) Cf. Pérez Embid: *op. cit.*, p. 158.

(W) Silva Marques: *Descobrimientos*, t. I, n.° 359, p. 457.

(65) L. T. Belgrano : *Documenti e genealogia dei Pessagno Genovesi, ammiragli del Portogallo (Atti della società ligure di Storia Patria, t. XV, 1881).*

en 1317, le contrat qu'il passe avec lui accorde une terre royale à Lisbonne et une rente annuelle de 3.000 livres. L'ensemble des biens que le Génois recevrait du roi passerait par héritage à son fils aîné, légitime et laïc, qui servirait le roi aux mêmes conditions que son père. De plus, comme le père, les fils et ses successeurs feront hommage et jureront fidélité au roi dont ils sont les vassaux. Le service qu'ils doivent, c'est de servir sur les galères et ce sont leurs propres galères que d'abord ils mettent au service du roi. C'est avec ces galères qu'ils faisaient le commerce d'Angleterre et de Flandre. C'est sur elles qu'ils employent ces «homeens de Genua sabedores de mar» qui doivent servir le Portugal comme capitaines et comme pilotes d'après le diplôme de 1317. Ils doivent les entretenir à leurs frais quand ils sont au service du roi, comme ils devaient le faire déjà quand ils étaient au leur. Quand le roi n'en a pas besoin, Pessagno et ses successeurs peuvent les employer à leurs propres affaires et les envoyer en Flandre, à Gênes et en d'autres lieux. Mais, et ceci est très important, en dehors des galères, motif de leur engagement au Portugal, les Pessagno peuvent aussi armer des navires d'un autre type et notamment des *navios*, des nefes ou naves, comme celles que Gênes employait pour le Levant et l'Afrique du Nord et notamment au Maroc ⁽⁶⁶⁾. Ce navire à voile, contrairement à la galère à rames, a l'avenir devant lui. Cependant les galères aussi allaient sur la côte du Maroc et nous savons par un diplôme royal portugais de 1321 que les galères de Manuel Pessagno avaient capturé alors des maures devant Salé ⁽⁶⁷⁾. Les Vivaldi en 1291 avaient même essayé d'aller aux Canaries avec deux galères, comme semble le prouver le fait que l'une des plus petites de ces îles porte le même nom que l'un de leur bateaux (Alegranza). On sait, toutefois, qu'ils n'étaient pas revenus ⁽⁶⁸⁾. Aussi lorsque l'un des Génois «sabedores de mar» de la suite de Manuel Pessagno, notamment Lanzarotto Malocello, découvrit en 1336 l'île qui porte toujours son nom ⁽⁶⁹⁾, ce ne fut sûrement pas avec une galère, mais avec une nef ou avec un

⁽⁶⁶⁾ R. Mauny: *Les navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la découverte portugaise* (Lisbonne, 1960), p. 37.

⁽⁶⁷⁾ C. Verlinden : *Lanzarotto Malocello et la découverte portugaise des Canaries*, p. 1185.

⁽⁶⁸⁾ F. Pérez Embid: *Los descubrimientos en el Atlántico y la rivalidad castelano-portuguesa hasta el tratado de Tordesillas*, pp. 51-58.

⁽⁶⁹⁾ Cf. mon article à la note 67.

autre type de navire à voile. On en a une confirmation dans ce qu'on sait de Nicoloso da Recco, Génois qui participa en 1341 à une expédition vers les Canaries composée de deux *nefs* et d'une *navicula minuta*. L'un des capitaines était Nicoloso da Recco. Comme l'autre capitaine n'est pas mentionné, une main a ajouté en marge du manuscrit de la lettre qui nous renseigne: «le Florentin qui était capitaine de ces navires était Angelino del Tegghia de Corbizzi», en y joignant une indication sur sa parenté florentine. Cette addition marginale contient évidemment une contradiction, puisque le texte lui-même dit, à propos de Nicoloso da Recco, qu'il était «alter ex ducibus». Le Florentin et lui se trouvaient donc sur le même pied. Faute de l'avoir observé, certains auteurs disent que Tegghia était capitaine et Recco pilote, ce qui est faux. Il y a, de plus, certaines raisons de croire que Recco était un de ces Génois qui se trouvaient, en tant que collaborateurs des Pessagno, au service du Portugal, car, après avoir fourni une série de renseignements aux marchands dont la lettre sert de source au texte sur le voyage de 1341, le Génois refuse de leur communiquer certaines autres données. A qui pouvait-il en réserver le secret? Certainement pas à Gênes qui ne s'intéresse pas aux Canaries; pas à lui-même, car, s'il avait eu les moyens de s'intéresser seul aux Canaries après avoir appris leur découverte par Lanzarotto Malocello à Lisbonne, il ne se serait pas associé à un grand nombre de collaborateurs d'origine fort diverse. Il ne reste donc que le souverain portugais, qu'il doit avoir représenté à titre officieux pendant l'expédition, comme je l'ai montré ailleurs. On peut, en outre, se demander si le fait que l'archipel est atteint, directement, sans hésitation, en l'espace de cinq jours, n'est pas dû à ce que Nicoloso le connaissait pour avoir participé à l'expédition de Lanzarotto vers 1336⁽⁷⁰⁾.

D'après le récit de Nicoloso les Canaries se trouvent à «milia passuum fere nongenta» de Séville et à une distance beaucoup moindre («longe minus») du Cap St. Vincent. Une première île aurait eu un pourtour d'environ 150.000 pas; elle était «lapideam omnem atque silvestrem, habundantem tamen capris et bestiis aliis atque nudis hominibus et mulieribus, asperis cultu et ritu». Après quoi les navigateurs passèrent «ad aliam insulam fere maiorem». Ils s'étaient seulement risqués sur la côte de la première île; mais, sur la seconde, ils

(70) c. Verlinden: *Lanzarotto Malocello*, pp. 1190-1192.

n'osèrent d'abord pas aborder à cause de la niasse des indigènes qui se trouvaient sur la rive. Ils en firent alors le tour et débarquèrent vingt-cinq hommes sur la côte nord, que était la mieux cultivée. Suivent des renseignements sur les productions naturelles de cette seconde île et sur une idole rapportée de là à Lisbonne. Une troisième île fut visitée; elle semblait inhabitée. Une quatrième était également déserte. Une cinquième était pourvue de «lapidei montes excelsi nimis et pro maiori temporis parte nubibus tecti et in ea pluvie crebre». L'île, cependant, «sereno tempore apparet pulcerrima et extimatione videntium habitata». Treize autres îles auraient encore été visitées «alias habitatas, alias omnino desertas». Plus ils avançaient, plus les navigateurs en voyaient. De ces treize îles, six semblaient habitées. Ils trouvèrent «insuper et aliam insulam in quam non descenderunt, nam ex ea mirabile quoddam apparet; dicunt enim in hac montem consistere altitudinis pro extimatione XXXmilia passuum seu plurimum, qui valde a longe videtur» (71). C'est évidemment le pic de Teyde. Une seule île a un nom dans le texte, si toutefois la lecture «Canaria» est certaine. En tout dix-huit îles auraient donc été visitées ou aperçues, ce qui est beaucoup et ne peut se concevoir que si, en dehors des douze îles d'une certaine étendue (Ferro, Palma, Gomera, Ténérife, Gran Canaria, Fuerteventura, Lanzarote, Graciosa, Alegranza, Santa Clara, Lobos, Rocca) on compte aussi des îlots. On peut, en tout cas, admettre que tout l'archipel a été vu en 1341.

Pendant la période qui suit immédiatement, la découverte des archipels atlantiques fait des progrès constants comme le montre la cartographie du temps. Il est intéressant de rechercher à qui ils sont dus.

Dans le portulan laurentien de 1351 (72) on voit d'abord en allant du nord au sud un groupe de quatre îles: «Insula de Cervis (= Corvis) marinis, Insula de Ventura sive de Colombis, I. de Brazi, Insula de Cabrera». Nous avons affaire ici à un premier archipel dont la nomenclature est fort fantaisiste, puisqu'elle combine l'île légendaire de Brazi (= Brazil) avec des projections vers le nord d'îles canariennes, notamment Ventura pour Fuerteventura et Cabrera pour Capracia chez Dulcert en 1339 (73). Néanmoins, il semble hors de doute qu'on ait

(71) J. Martins da Silva Marques: *Descobrimientos portugueses*, t. I, p. 77 sq.

(72) Voir par ex. Nordenskiöld: *Periplus*, p. 115.

(73) *Ibid.*, pl. VIII.

voulu figurer les Açores, car le groupe des quatre îles citées s'oppose très nettement à deux autres groupes pour lesquels il ne peut pas y avoir d'hésitation: il s'agit des Madères et des Canaries, comme on le verra dans un instant. Cette opposition pousse à admettre que Cervis Marinis est Corvo des Açores qui s'appelle d'ailleurs *Cuervos marinos* dans le *Libro del Conoscimiento* ⁽⁷⁴⁾. Pour les Madères, la carte de 1351 donne très correctement «Porto Santo, I. de lo Legname et I. Deserte». Pour les Canaries on trouve «Lalegranza, i. de Lanzarote, i. de Vegimarin, i. de Forteventura, Canaria, l'Inferno, Cervi, I. Senza Ventura, I. de Liparme». C'est-à-dire qu'outre les îles figurant sur la carte de Dulcert, apparaissent maintenant Alegranza, Ténérife (= Infierno, à cause du volcan de Teyde) et Palma (Liparme) qui sont mentionnées aussi par le *Libro*. Malgré les confusions, les duplications — il y a même une triplication: Ventura, Forteventura, Senza Ventura — il est évident que cette carte prouve que la connaissance des Canaries s'était développée depuis 1339, que celle des Madères s'y était jointe au complet et que les Açores étaient connues en partie.

Passons ensuite à l'Atlas Catalan de 1375 ⁽⁷⁵⁾. Le plus au nord, et groupées, figurent Insula de Corvi Marini et Li Conigi, puis, également groupées, San Zorzo, Insula de la Ventura, Li Columbi et Insula de Brazil. D'après leur position, il est bien certain que nous avons affaire ici aux Açores. Le progrès par rapport à l'atlas médicéen de 1351 est, par ailleurs, évident en ce qui concerne la disposition des groupes d'îles, sinon l'orientation de l'ensemble de l'archipel. Nous avons noté déjà antérieurement la connaissance par les cartographes de Corvo. Kretschmer ⁽⁷⁶⁾ n'hésite pas à identifier Li Conigi à Flores, Ventura à Fayal, li Columbi à Pico, Brazil à Terceira. On rencontre San Jorge dans le *Libro del Conoscimiento*, mais c'est la première fois qu'on la trouve sur une carte. Six des neuf Açores semblent donc connues et le fait que l'une porte de nom de Li Conigi rend vraisemblable que les rongeurs qui lui procurèrent cette appellation y aient été introduits lors d'un contact européen plus ancien. Soulignons aussi, dans cette carte catalane, le caractère entièrement italien de la

⁽⁷⁴⁾ *Libro del Conoscimiento de todos los reynos e tierras e señorios que son por el mundo* (éd. M. Jimenez de la Espada), p. 50.

⁽⁷⁵⁾ C. de la Roncière: *La découverte de l'Afrique au moyen âge*, 1.1 (Le Caire, 1925), pl. XI.

⁽⁷⁶⁾ *Die Italienischen Portolane des Mittelalters* (Berlin, 1901) pp. 686 sq.

nomenclature. La forme «San Zorzo» mérite de retenir particulièrement l'attention d'autant plus que St. Georges est un saint par excellence génois. Pour les Madères, les données sont les mêmes que sur la carte de 1351: Porto Sancto, Insula de Legname, Insuie Deserte; mais, entre les Madères et les Canaries, figurent les Insuie Salvatges, rocs inhabités réels qui sont nommés aussi dans le *Libro*. A noter également que la nomenclature de l'archipel proprement dit est italienne comme en 1351, mais que les îlots rocheux ont un nom catalan. Dix Canaries sont nommées: «Graciosa, Laregranza, Rocho, Insula de Lanzaroto Maloxelo, Insula de li Vegi Mari, Forteventura, Insula de Canaria, Insula de Lanfernio, Insula de Gomera, Insula de lo Fero». Tous les noms sont transparents. Lanfernio est évidemment Ténérife (Infierno) et c'est à tort qu'il a été lu parfois «Lanserano». Il y a donc ici dix Canaries sur douze. Palma et Santa Clara ont disparu, mais nous savons que Palma était connue en 1351 et Santa Clara en 1367 par la carte de Pizzigani (77). La preuve est donc faite que tout l'archipel est maintenant découvert.

Sur la carte dite de Pinelli-Walckenaer de 1384 (78) on peut reconnaître d'abord Corvo et Flores dans les Açores qui apparaissent sous les noms déjà rencontrés de Corvi Marini et Li Cunigi. Puis viennent Sco. Zorzi et Ventura (S. Jorge et Fayal) qui ne sont pas nouveaux non plus. Ensemble également, Brasil et Nico (?), dont nous continuerons à identifier la première à Terceira à la suite de Kretschmer et dont la seconde remplace Li Columbi de 1375 que le même auteur identifie à Pico, ce qui contribue à faire surgir la question si Nico (?) n'est pas une cacographie pour cette dernière appellation. Puis viennent Caprara, c'est-à-dire S. Miguel d'après Kretschmer, et Biono qui semble bien une déformation de Luovo, Lovo qui apparaît chez Soler (1385), ainsi que sur des cartes du XV^e siècle, et que Kretschmer identifie à Santa Maria. Il y a donc huit Açores ici, contre six en 1375, et il semble bien que seule Graciosa manque pour que l'archipel soit complet, si l'on ne tient pas compte des îlots rocheux des Formigas qui restèrent inconnus jusqu'à ce que Gonçalo Velho les découvrit en 1431. Pour les Madères la nomenclature comprend (S) porto Santo, Y. de Legname, Deserte et Salvaze, qui sont également indiquées en 1375 et,

(77) C. de la Roncière: *op. cit.* > t. I, p. 64.

(78) Nordenskiöld: *Periplus*, pl. XV, feuille de gauche.

de plus, une mention «Confi» dont on ne peut rien faire. Pour les Canaries, la nomenclature marque un léger recul par rapport à 1375. Voici celle de Pinelli-Walckenaer: Graziosa, Laregrazia, Roco, Y. de Lanzaroto Maloxeli, Forteventura, Y. de Vegimarini, Y. de Linfemo, et deux noms plus difficiles: Y. Dumaria (?) qui est évidemment Gomera, et Funari, peut-être une déformation de Fero de 1375 (Atlas catalan)

Nous retournons à Majorque avec la carte de Guillaume Soler de 1385, postérieure de dix ans à l'atlas de même provenance de 1375 ⁽⁷⁹⁾. Pour les Açores la nomenclature est pratiquement la même que dans Pinelli-Walckenaer, sauf que Columbis apparaît à nouveau à la place de Nico (?) et que Biono est remplacée par une forme meilleure: Lovo. Pour les Madères, Confi de Pinelli-Walckenaer a disparu. Pour les Canaries, la liste est la suivante: Sca Clara, Graciossa, Laregranza, Rocho, Insula de Lanzaroto Maloxello, Li Vegi Marini, Forteventura, Canaria, (Infe)mo, mais la carte a perdu un morceau précisément à cet endroit, ce qui rend possible qu'elle était aussi complète que celle de 1375. La toponomastique, à nouveau, est très italienne.

La progression extraordinaire que l'on observe ainsi après le milieu du siècle (carte de 1351) dans la connaissance des Madères d'abord, puis des Açores, semble bien, d'après la langue de la nomenclature, avoir été l'oeuvre d'Italiens. Ces archipels ont été initialement découverts par des Italiens bien placés pour les trouver. Il est évident qu'il s'agit plutôt d'Italiens opérant de bases relativement proches que d'autres opérant d'Italie. Les premiers ne peuvent être que les Génois des Pessagno opérant de leurs bases portugaises ⁽⁸⁰⁾.

Aussi n'est-il pas sans intérêt de noter qu'en 1370 Lanzarotto Pessagno est toujours en possession du quartier de Lisbonne appelé «bayrro do almirante» et que le roi Ferdinand lui donne alors un cellier qu'il y possédait. L'amiral était fort bien en cour, car outre la confirmation de ses charges et possessions en 1367, il avait obtenu en 1368 rémission d'une dette de 15.000 doubles contractée envers le trésor royal. En 1371 (10 juillet), il obtenait confirmation de la possession d'Odemira «esguardando, disait le roi, como Mice Lançarote Peçanha, nosso vasallo e nosso almirante, a nosso padre e a nos e a nossa casa

⁽⁷⁹⁾ G. Marcel: *Choix de cartes et de mappemondes, des XIV^e et XV^e siècles*, (Paris, 1896), pl. II.

⁽⁸⁰⁾ Sur ceux-ci voir mon article cité à la note 67.

de Portugal fez sempre muitos e muy grandes serviços e obras de muy grandes mercimentos». Le 29 juin 1372, les privilèges de l'amiral et de ses «hommes» sont à nouveau confirmés, de même que l'immunité du «bayrro do almirante» et il en est de même, surtout en matière de juridiction, le 20 septembre 1383. En 1385 (2 juin), toutefois, Odemira est donnée à Manuel Pessagno, fils de Lanzarotto, qualifié de «almirante de nosso irmao el rey Dom Fernando a que Deus perdoe». La grande extension des connaissances relatives aux Açores s'est donc produite alors que Lanzarotto Pessagno était amiral. De là à admettre qu'elle a été son oeuvre et (ou) celle de ses collaborateurs, ses «hommes», il n'y a qu'un pas que l'on franchira aisément après ce qui a été dit ⁽⁸¹⁾.

Le fait que les Madères et surtout les Açores aient été découvertes dès le XIV^e siècle vieillit de près d'un siècle la découverte de la route du retour vers le nord connue traditionnellement sous le nom de *volta da Guiné* et donne à penser que la nave et la caravelle s'étaient dès lors mutuellement et très fortement influencées. Exemple de collaboration des techniques qui explique, sans doute, la transformation de la caravelle, attestée au XIII^e siècle par la documentation portugaise comme un navire de pêche côtière. Le croisement, avec la nef italienne et spécialement génoise — que les Génois employaient notamment pour leurs relations avec le Maroc — ⁽⁸²⁾ aura donné naissance à la fameuse caravelle des découvertes, qu'il s'agisse de bateaux moins évolués, du type de la «Pinta» ou de la «Niña» de Colomb ou de navires comme la «Santa Maria», plus semblable à la nef ou nave.

D'autre part, il semble bien que la *volta da Guiné* du milieu du XV^e siècle ait été précédée un siècle avant, dès le milieu du XIV^e siècle par une *volta das Canárias* qui allait chercher en haute mer le vent de l'ouest, ce qui amena dès ce moment la découverte des Madères et des Açores.

Cette *volta das Canárias* en haute mer en plein XIV^e siècle, n'est pas une question d'instruments nautiques, c'est une question de vents maîtrisés grâce à l'estime et à la navigation astronomique primitive.

A l'époque des découvertes la navigation astronomique se borne au repérage en latitude, le repérage en longitude étant beaucoup plus récent. Dans l'hémisphère nord, dont il s'agit ici, la hauteur de l'étoile

⁽⁸¹⁾ C. Verlinden: *Lanzarotto Malocello*, pp. 1207 sq.

⁽⁸²⁾ Cf. ci-dessus p. 123.

polaire donne avec une approximation très considérable la latitude exacte. Quand l'horizon est clair, ce qui arrive souvent quand souffle l'alizé, on a le temps de prendre la hauteur lorsque les étoiles sont déjà visibles et que l'horizon est encore net. Même pendant la nuit l'horizon est souvent encore assez précis. Quand la distance angulaire à partir de l'horizon ne dépasse pas une quinzaine de degrés, et c'est le cas dans la zone qui nous concerne, l'appréciation de la différence d'un degré peut se faire à l'oeil par un marin qui en a l'habitude, surtout un marin sans instruments qui navigue à l'estime. Ce marin savait qu'en prolongeant les deux roues arrières du Chariot de la Grande Ourse on tombe sur la polaire; l'inclinaison de cette ligne lui donnait une différence qui était celle entre la position de la polaire et le pôle réel. De plus, d'autres étoiles donnaient au marin habitué à des parcours déterminés des repaires de direction; et ce que nous avons dit d'une part de la constance aux XIV^e et XV^e siècles des relations avec les Canaries et d'autre part du développement des connaissances concernant les Madères et les Açores pendant la même période prouve que des habitudes de parcours s'étaient créées. L'habileté des navigateurs interprétait depuis des siècles le langage des eaux et des vents dont ils avaient une certaine habitude. Joint au langage du ciel que leur fournissait leur astronomie primitive, elle leur permettait d'accomplir des voyages dont les instruments ne firent que préciser et «mécaniser» la routine ⁽⁸³⁾.

Après tout ce qui précède il semble certain que les Madères et les Açores furent découvertes au XIV^e siècle ⁽⁸⁴⁾ à la suite des contacts devenus habituels avec les Canaries. Dans cette découverte les hommes de mer génois que les Pessagno devaient tenir au service du roi de Portugal ont très certainement joué un rôle initial, vu la nomenclature italienne des cartes, mais rien ne dit qu'ils aient été seuls à avoir vu

⁽⁸³⁾ Voir sur ces questions P. Adam: *Navigation primitive et navigation astronomique* dans «Les aspects internationaux de la découverte océanique aux XV^e et XVI^e siècles (Paris, 1966, pp. 91-105) et A. Cortesão: *Note sur les origines de la navigation astronomique au Portugal (ibid., pp. 57-59)*. Voir aussi les interventions du Commandant Waters et de l'amiral Guillen dans la discussion de la communication de P. Adam (pp. 107, 110).

⁽⁸⁴⁾ C'est ce qu'admet finalement aussi L. de Albuquerque {pp. cit., pp. 201-219).

les Madères et les Açores. La participation internationale — catalane, castillane, française — aux contacts avec les Canaries, rend vraisemblable qu'elle s'étendit à la connaissance assez précise des Madères et encore vague, entrevue, des Açores. Ce qui est certain c'est que contrairement à ce qui se passa aux Canaries il n'y eut aucune prise de possession portugaise, ni autre, dans les deux archipels des Madères et des Açores avant la période de Henri le Navigateur.

CHARLES VERLINDEN